

horriblement gâtée et très désagréable, mais que nous adorons tous, moi tout particulièrement, en qualité de grand-mère.

Blanche de Lauriac poussa un profond soupir, et son charmant visage exprima une profonde tristesse.

—Oui ! pauvre créature ! J'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour la retenir, et je crains bien qu'il ne lui soit arrivé malheur !

Une infortune quelle qu'elle pût être, devait forcément intéresser Raoul Valroy, aussi s'empressa-t-il de répliquer :

—Réellement, madame, vous avez vu une créature vivante à l'état sauvage ?

—Je vous répète,—répondit Blanche, à qui l'interrogation s'adressait,—que c'est à elle que je dois le salut de mon enfant. Louise venait d'être mordue par une vipère... et... j'avais perdu la tête... cette pauvre créature est accourue à mes cris, elle a appliqué ses lèvres sur la morsure... et ma chère Loulou a été sauvée.

Jusqu'à Mlle Loulou, il faut bien lui rendre cette justice, s'était admirablement tenue pendant le repas... Mais comme elle était mise directement en scène, elle se crut permis d'intervenir...

—C'est la Petite-Mai !—dit elle d'un air entendu,—je me souviens bien... Elle a embrassé mon bras longtemps, longtemps... elle est très jolie, la Petite-Mai... J'aime beaucoup, beaucoup, mais... je ne l'ai pas revue... je ne la vois jamais... Pourquoi qu'on ne lui dit pas de venir, aussi ?...

La grand-mère portant un doigt à ses lèvres invita Mlle Loulou au silence, mais la gâtée reprit encore :

—Tiens ! je voudrais la voir, moi !... Pourquoi qu'on ne lui dit pas de venir ?...

—Dans les grandes régions africaines, l'intervention de votre sauvage eût été insuffisante... le poison de certains serpents est tellement foudroyant...

—Il n'y a pas de remède ?...

Blanche interrogeait maintenant directement le docteur Valroy.

—Il en est un, un seul, trouvé depuis peu, encore ne l'a-t-on pas toujours sous la main... Je crois que dans les pays à vipères, il serait d'une efficacité indiscutable.

—Et il consiste ?

Valroy sourit :

—Mais j'ai absolument l'air de faire une conférence. Enfin, je me dévoue, puisque dans ce pays le renseignement peut être utile... Il suffit de faire, avec une seringue de Pravaz, des injections sous-cutanées avec une solution de permanganate de potasse... Ce qui introduit dans le sang un caustique énergique et un violent désinfectant.

—Et vous croyez ?—demanda encore la marquise...

—Je crois que ce remède appliqué promptement peut sauver un individu mordu par un serpent quel qu'il puisse être.

Raoul Valroy fit appel au témoignage de Marcenay.

—Ah ! j'en suis témoin,—répliqua celui-ci.—Nous venions d'établir notre campement, un soir d'orage, sur les bords du lac Nyanza, lorsque l'un de nos laptots poussa un cri de douleur et de désespoir.

« Un petit serpent, long tout au plus de trente centimètres, venait de le mordre au pied droit... Il avait brandi déjà son sabre d'abattis pour se couper le pied, car, connaissant le sort qui les attend, c'est l'énergique remède que les noirs emploient pour échapper à la mort quand ils sont mordus par un serpent "minute",—le nom indique les facultés mortelles de ce terrible petit monstre,—lorsque Raoul sauta sur le noir, lui arracha violemment son sabre d'abattis, et le faisant ligoter par nos hommes, lui appliqua le remède qu'il vient de vous faire connaître. Une heure après l'homme était sauvé... Et deux jours plus tard, il ne s'occupait pas plus de sa morsure de serpent minute que s'il eût été piqué par une abeille ou une guêpe.

Le récit de l'aventure avait vivement intéressé les convives, lorsque M. de Marcenay reprit encore :

—Ah ! Raoul a à son actif beaucoup de sauvetages semblables. Les nègres l'adoraient. Je suis

convaincu que s'il avait voulu il aurait pu se faire couronner là-bas souverain d'un important royaume.

—J'y songeais,—fit Valroy, avec un léger sourire,—n'eussent été ces atroces fièvres je serais revenu en France pour me marier, et là bas, qui sait ? j'aurais sans doute fondé une dynastie.

Naturellement, la boutade de Valroy fut accueillie par une hilarité générale, mais il reprit aussitôt :

Toute cette narration, bien peu intéressante d'ailleurs, nous a éloignés du principal sujet de notre conversation... Nous avons parlé d'une pauvre créature errante et sauvage, et Mlle Loulou a même, je crois, prononcé son nom.

—La Petite-Mai,—répondit Blanche de Lauriac—ou pour mieux dire *fleur-de-Mai* !

—Mais c'est un nom de roman,—s'écria Valroy.

—Mon cher,—interrompit Octave de Marcenay,—je ne crois pas à l'imagination des romanciers... Je la nie absolument pour ma part. Ils se bornent à arranger et à mettre en scène ce qu'ils ont vu, ou ce qu'on leur raconte, voilà tout...

—Tu pourrais bien avoir raison,—conclut Valroy—on est toujours en dessous de la vérité. Mais revenons à votre Fleur-de-Mai.

—Vous pouvez bien penser,—répondit Blanche de Lauriac,—que j'ai fait tous mes efforts pour retrouver la pauvre créature qui m'avait rendu ma fille. Elle habitait, avec une femme seule, un petit local non loin d'ici, mais la plus grande partie de son temps, elle le passait dans les bois. Puis, la maison a été fermée, et la Petite-Mai a disparu.

—Ah !—fit Valroy,—voilà une fin de chapitre ; mais j'espère, chère madame, que votre intéressante histoire ne s'arrête pas là.

—Elle a effectivement une suite, ou du moins, c'est moi qui l'établis, car je crois qu'il y a une corrélation directe entre le départ de la Petite-Mai et l'apparition dans la contrée d'une créature fantastique, que nos paysans ont baptisée la Fade-Grise...

—Vous avez vu cette créature ?—demanda Valroy.

—Non ! mais je connais une jeune fille qui l'a aperçue à diverses reprises.

—Pendant toute cette conversation le marquis de Lauriac était demeuré muet. Sa physionomie s'était assombrie.

—Tu as trop d'imagination, ma chère Blanche,—fini il par dire,—ta pauvre créature est une fille muette, une malheureuse affligée, que la misère aura emportée.—Dieu sait où,—et dont jamais nous n'aurons plus de nouvelles... .

—Oh ! j'espère bien le contraire,—s'écria Blanche,—j'ai une trop grosse dette de reconnaissance à lui payer pour ne point croire que je la retrouverai un jour...

—Enfin, madame,—poursuit Valroy,—vous croyez que cette malheureuse a erré et vécu d'une façon absolument sauvage dans les forêts des environs.

—Je crois que la Fade-Grise et Fleur-de-Mai ne sont qu'une seule et même personne... Je sais qu'il est des gens qui ont apporté des fruits, du pain, des pommes de terre à ce pauvre être... Voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur... Mais peut-être serons-nous à même d'avoir avant longtemps des renseignements sur son compte.

Cette fois encore Henri haussa les épaules.

—Comment admettre qu'une créature humaine puisse vivre par ce froid, sans ressources, dans nos grands bois, dans nos forêts solitaires !... Tout être humain, s'il s'obstinait à ne pas rentrer dans la vie civilisée, mourrait promptement de froid et de faim...

Valroy et Marcenay, d'un commun accord, secouaient la tête.

—Dieu a mis une bien grande dose de courage et d'initiative,—fit Raoul Valroy,—à la créature qu'il a créée, lorsqu'elle se trouve face à face avec la nature... C'est Napoléon qui a dit, je crois : « Que la nécessité était la sage-femme du génie. » Mettez un homme seul, perdu abandonné sur un îlot de l'Océan. Il redeviendra un être sauvage, il oubliera jusqu'à son nom... Il ne saura même plus parler... Mais il trouvera le moyen de s'abriter, de se nourrir, il vivra enfin...

—Mais !—s'écria Marcenay,—le fait de votre Fleur-de-Mai s'est rencontré fréquemment... Il ne se passe pas d'année sans que l'on signale

des êtres errants, sauvages, je dirai même plus, simésques, vivant complètement libres dans les grandes immensités boisées...

On ignore le passé de ces pauvres êtres. D'où viennent-ils ?... Que font-ils pour être condamnés à cette misérable existence ?... La plupart du temps le mystère qui les entoure demeure dans l'ombre et nul ne parvient à l'approfondir. Les uns sont des abandonnés qui ont trouvé en eux-mêmes assez d'énergie pour lutter et pour retourner ensuite d'eux-mêmes à l'état sauvage ; les autres, des bannis volontaires qui, à la suite d'un chagrin, d'une douleur, d'un crime, se sont condamnés à la vie errante, se rayant du nombre des vivants.

Il s'était fait un silence autour de la table, chacun écoutait la voix chaude et vibrante d'Octave.

Après lui, ce fut Valroy qui prit la parole, et l'attention devint plus vive encore.

Valroy rappelait les nombreux errants dont à diverses reprises, et tout récemment encore, on a constaté la présence dans les grandes forêts de France,—pour ne parler que de notre pays ; dans les Vosges, dans les Ardennes, dans les grands bois de Bretagne, du Midi, du Centre.

Des malheureux qui se suffisaient à eux-mêmes, qui fuyaient avec terreur la présence de l'homme, regardé par eux comme leur pire ennemi, ont été entrevus à maintes reprises.

De quelques uns on a réussi à s'emparer.

La plupart, hommes et femmes, sont morts en peu de temps, entre les murs d'un cabanon, devenus fous bien vite, par suite de la privation de grand air, de l'exercice, de cette vie à l'état naturel, à laquelle ils étaient habitués ; ou encore s'étiolant et s'éteignant sur un lit d'hôpital, et ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté.

Ceux-là n'avaient ni état civil ni extrait de naissance, et la gendarmerie dans tout son ensemble eut été impuissante à le leur demander, aussi bien qu'à constater leur identité.

Celui qui écrit ces lignes a connu, ou tout au moins vu, un être sauvage qui vivait, il n'y a pas longtemps encore, dans une forêt de Bretagne, tout auprès du bord de la mer.

Vêtu d'une méchante peau de bique abandonnée sans doute par un rouleur, et rafistolée Dieu sait comment, il habitait un profond terrier, ne se laissant approcher par personne.

De quoi vivait-il ? De braconnage sans doute, de rapines dans les champs de pommes de terre, de betteraves... Il pêchait, car je lui ai vu tendre de grandes lignes de fond, et il prenait aussi des crabes, des tourteaux, des homards qu'il faisait cuire sous la cendre.

Nous lui apportions du tabac, que nous déposions à une courte distance de sa retraite ; c'est ainsi que nous pûmes l'apercevoir à différentes reprises.

Les jours d'orage, de tempête, il se tenait assis sur les roches, en face de la mer mugissante, insensible à la pluie et au vent et il demeurait là de longues heures.

Dans le pays il inspirait une superstitieuse terreur...

Pour les uns c'était un fou... C'était peut-être un sage... On l'appelait *Er Gounif*, "le lapin," parce que comme celui-ci il se terrait, mais personne ne se fût avisé de l'inquiéter, de le tourmenter, ni même de s'approcher de trop près de sa souterraine demeure.

Le lecteur nous pardonnera, je l'espère, cette digression légère ; elle était nécessaire pour rappeler que nous écrivons une histoire vraie, qui n'est malheureusement pas la seule de ce genre, car nous pouvons en donner nombre de preuves à l'appui...

Valroy continuait :

—C'est ce qui explique, dans une foule de circonstances, les apparitions fantastiques des Gobelins, des Goules, des Striges, des Gourils et de tous les esprits follets.

Il y a aussi les Lamies, de très jolies femmes, dans la catégorie desquelles pourrait rentrer votre Fleur-de-Mai, puisque vous l'avez vue si charmante.

—Un ravissant visage,—fit Blanche de Lauriac.

Raoul Valroy eut un léger sourire, tout en regardant la jeune femme qui se sentit involontairement rougir.

Le regard de Raoul disait clairement :